

L'œil de John Berger traverse les toiles de maîtres et fait face au doute

Dans « A ton tour », l'écrivain et artiste anglais, mort en 2017, et son fils Yves se dessinent l'un l'autre en échangeant autour d'œuvres d'art

FLORENCE NOUVILLE

De l'écrivain britannique John Berger (1926-2017), Susan Sontag disait qu'il était « sans égal dans la littérature contemporaine de langue anglaise ». Pas seulement parce que son premier succès, *G* (couronné par le Booker Prize, Maspero, 1978 ; rééd. L'Olivier, 2002), l'avait fait connaître dès les années 1970 comme un romancier engagé, féministe et radicalement anti-conformiste.

Mais surtout parce qu'il voulait, dans sa démarche artistique, parvenir à penser tout « ce qui est vrai, essentiel et urgent ». La manière de dire le réel par exemple – le langage, la littérature –, mais aussi celle de le voir ou de le faire voir – par les arts plastiques, la peinture, le dessin. Toutes formes de techniques représentatives qu'il connaissait intimement puisqu'il était lui-même à la fois écrivain, scénariste, peintre et critique d'art.

Dans son étonnante série documentaire *Ways of Seeing*, que l'on peut retrouver sur YouTube, John Berger découpait par exemple une réplique d'un Botticelli au cutter pour faire réfléchir le spectateur et interroger son rapport aux œuvres. Notre fréquentation des grands peintres et ce que leurs toiles nous inspirent dans la

vie de tous les jours : tel est justement le thème de cette correspondance que l'écrivain et son fils Yves – artiste, lui aussi – ont entretenue de 2015 à 2016. Le principe est simple : l'un et l'autre élisent et « lisent » des tableaux de leur choix, puis se racontent leurs impressions, interrogent, digressent...

Textes réflexifs

Watteau, Soutine, Käthe Kollwitz, Poussin, Morandi, Zurbaran, Cy Twombly ou le peintre britannique William Coldstream : au début, les images sont des prétextes à échanger des clins d'œil, des signes de connivence entre père et fils. Mais, au fil du temps,

les textes qui les accompagnent s'allongent, deviennent plus profonds et plus réflexifs. Les mots finissent par dessiner eux aussi. Des portraits des peintres morts ou de ceux qui nous parlent.

Yves évoque ainsi John à travers Goya : « *Je t'ai toujours entendu t'adresser aux grands maîtres, aux penseurs, aux écrivains, à ceux que tu admires et qui t'inspirent de la reconnaissance, comme à des camarades se tenant juste là à côté de nous. Leur absence physique – la plupart étant morts depuis longtemps – ne change strictement rien. Ce qui a disparu est insignifiant en comparaison avec leur présence*

constante. Une présence fondée moins sur les œuvres qu'ils ont laissées que sur l'élan de leur quête. La quantité des ramifications qui rattachent une vie à d'autres est infinie. »

Deux ans après sa mort – et grâce à cette belle initiative des éditions strasbourgeoises L'Atelier contemporain –, John Berger nous prend par le bras et nous

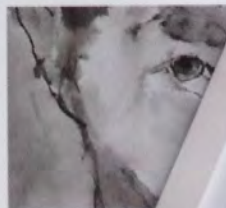
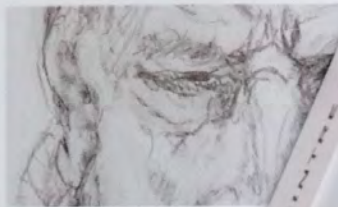
embarqué vers ce qu'il nomme une « frontière ». Un lieu où plus on observe, plus on doute de ce que l'on a devant les yeux. Il a d'ailleurs cette formule : « Les

philosophes cherchent des réponses, les artistes cherchent à faire face au doute. » Ainsi cette correspondance est-elle le contraire d'une démonstration d'éru-

Une incursion dans ce cadre. Ce que la matière est un

John & Yves Berger À ton tour

Traduit de l'anglais
Katya Berger And



JOHN BERGER
Un peintre de notre temps
TRADUCTION DE FANCHITA

JOHN BERGER, L'EXIGENCE D'UN REGARD NEUF SUR LE MONDE

PAR ANDRÉ CLAVEL

Disparu en 2017, le grand auteur et esthète britannique est sous les feux de l'actualité à l'occasion de la réédition d'«Un peintre de notre temps» et de la parution d'un recueil de correspondance avec son fils, Yves, peintre lui aussi. Deux voies d'accès à une pensée éprise de vérité

«Dans la littérature anglaise contemporaine, John Berger est sans égal. Aucun écrivain depuis Lawrence n'a été aussi attentif au monde des sens tout en répondant aux impératifs de la conscience», écrivait Susan Sontag à propos de l'auteur de *G.* – Booker Prize en 1972 –, disparu à Paris en 2017, à 91 ans, après avoir longtemps vécu dans un village haut-savoyard d'où il observait le monde pour y chercher les traces d'une fraternité de plus en plus malmenée par l'histoire.

«Marxiste souriant», John Berger était un véritable homme-orchestre, tout à la fois un auteur engagé dans les combats pour la liberté, un romancier de haut vol, un intellectuel pourfendant les idéologies, un traducteur – de Mahmoud Darwich, entre autres – mais aussi un scénariste qui avait cosigné plusieurs films avec Alain Tanner – dont *La Salamandre*.

«L'écriture doit nettoyer les mots, s'insurger contre le laminage généralisé», disait Berger, qui fut aussi très marqué par le dessin et la peinture. Il les célébra, les commenta et les pratiqua avec une grâce, une inventivité et une rigueur merveilleuses, sans jamais cesser de questionner notre manière de regarder le monde. «Ceux qui peignent ou dessinent, disait-il, le font pour rendre visible quelque chose, mais aussi pour accompagner l'invisible dans sa destination indéchiffrable.» Et c'est pour apprendre à «voir le voir» qu'il signa en 1976 *Un peintre de notre temps*, traduit pour la première fois en français il y a plus de quarante ans, dans la collection Voix chez François Maspero.

«PORTRAIT DE L'ARTISTE EN ÉMIGRÉ»

Le voici reproduit en fac-similé, une belle occasion de remonter à la source pour comprendre comment Berger liait, d'un seul regard, la réalité et ses multiples interprétations par les artistes. Dans ce livre, le Britannique met en scène un certain Janos Lavin, un peintre hongrois réfugié à Londres à la suite de son engagement communiste, à la veille de la Seconde Guerre mondiale. D'entrée, Berger ouvre la porte du mystère: lorsqu'il entre dans l'atelier de Janos, tout est silencieux, comme si «la vie était partie» de cette pièce où il ne reste que quelques reproductions et une demi-douzaine de pincesaux trempant dans un pot plein d'eau. Que s'est-il passé? Pourquoi Janos a-t-il disparu, une semaine après sa première exposition?

De ce Janos, il ne reste qu'un cahier, un journal de bord qui, dit Berger, est un véritable «portrait de l'artiste en émigré» où le Hongrois raconte son quotidien, son travail, sa manière de se comporter devant une toile, sa vie en exil, ses engagements politiques entre 1952 et l'insurrection de Budapest, quatre ans plus tard. «Je suis convaincu, note-t-il, que ce qui sépare le talent du

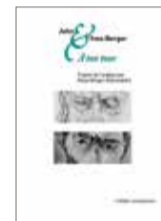


John Berger, en 2010. Le romancier et essayiste britannique est mort en 2017. (L. CENDAMO/GETTY IMAGES)

«Les philosophes cherchent des réponses; les artistes cherchent à faire face au doute»



Genre | Roman
Auteur | John Berger
Titre | Un peintre pour notre temps
Traduction | De l'anglais par Fanchita Gonzalez Batlle
Editeur | L'Atelier Contemporain
Pages | 220



Genre | Correspondance
Auteur | John et Yves Berger
Titre | A ton tour
Traduction | De l'anglais par Katya Berger Andreadakis
Editeur | L'Atelier Contemporain
Pages | 100

génie n'est plus ni moins que la confiance: l'aptitude de ne pas avoir peur de se ridiculiser. Cette confiance vient de la solitude, qui est la condition de notre travail. [...] Nos yeux sont comme des mains qui cherchent des fruits dans le noir. Simplement, le noir dans lequel nous cherchons est le blanc de notre papier ou de notre toile. C'est peut-être pour cette raison que nous voyons si différemment des autres, comme sentent les aveugles.» Des mots qui résumant aussi la quête de John Berger, comme s'il prenait la place de Janos, comme si son journal était un journal à deux voix...

DESSIN ET PING-PONG

En même temps, les éditions strasbourgeoises L'Atelier Contemporain publie une correspondance entre John Berger et son fils Yves, peintre lui aussi: *A ton tour*, «over to you», une expression qu'ils échangeaient lorsqu'ils jouaient au ping-pong dans la grange de leur maison. «Tous les deux, nous envisagions le dessin avec la même joie et le même espoir que nous inspiraient ces parties», se souvient Yves Berger en présentant ces lettres écrites entre 2015 et 2016. Tout à la fois un double manifeste esthétique, un dialogue complice, des intuitions communes, un compagnonnage éclairé par les reproductions de tableaux qu'ils commentent mutuellement.

«Bien des choses que l'on voit dans la vie sont intouchables. L'art du peintre donne à l'imagination du spectateur le pouvoir de toucher ces choses intangibles. Tandis que nous dessinons l'objet qui se tient devant nous, notre main instruit souvent nos yeux. Et nos yeux suivent l'ordre reçu», écrit John Berger. Et son fils saisit la balle au bond: «Le pinceau, comme n'importe quel outil, prolonge le bras et la main. Les mains peignent, les yeux corrigent. Les mains sont libres car l'art de peindre dépend de leur liberté même. Pour moi, la peinture se définit comme le toucher rendu visible.»

Ces missives sont un bonheur de lecture, avec ces mots qui pourraient servir d'exergue à un échange cimenté par une passion mutuelle: «Les philosophes cherchent des réponses; les artistes cherchent à faire face au doute. Les scientifiques établissent des formules; les artistes trouvent des métaphores.» De quoi mieux comprendre – dans le geste même qui les a fait naître – les œuvres reproduites dans ce livre, celles de Kokoschka, Poussin, Goya, Zurbaran, Bonnard, Van Gogh, Soutine ou Cy Twombly. ■

PUBLICITÉ

musée
www.redcrossmuseum.ch
exposition date
PRISON 6.02 – 18.08.2019
en co-production avec
musée des confluences DEUTSCHES HYGIENE-MUSEUM WÜRZBURG

«LE LIVRE DES INDÉSIRÉS», RÉCIT D'UNE HISTOIRE MANQUÉE

PAR LAURE LUGON
@LaureLugon

Antoine Menuisier passe au crible les multiples raisons qui ont conduit une frange de la deuxième génération d'immigrés à épouser l'islam radical

«C'est un ouvrage puzzle que *Le livre des indésirés*, publié aux Editions du Cerf. Un livre dont le lecteur doit assembler patiemment les pièces jusqu'à obtenir la cohérence du tableau final. D'une plume élégante et riche, notre confrère Antoine Menuisier, ancien du Bondy Blog, le premier média des quartiers français sensibles, trace l'histoire de cette deuxième génération d'immigrés arabes – terme chargé d'affects et de sentiments, comme l'explique l'auteur – dont certains éléments vont progressivement décrocher idéologiquement et virer vers la radicalisation.

Antoine Menuisier restitue à la mémoire mille faits qui éclairent les fondements de la discorde. Toutes les dimensions sont abordées, historique, politique, sociologique. La seule dimension omise volontairement est celle religieuse, dont l'auteur ne traite que les symptômes. Omniprésent, l'islam politique; absent, l'islam théologique. Le journaliste adopte une posture résolument laïque: «Nous n'avons pas, en régime laïque, à connaître les religions; c'est à elles de connaître la société.»



Genre | Essai
Auteur | Antoine Menuisier
Titre | Le livre des indésirés
Editeur | Cerf
Pages | 368

L'ouvrage d'Antoine Menuisier ne sert ni ne défend personne. Mêlant les témoignages, l'analyse, l'observation de phénomènes, l'anecdote, il est nourri de la petite et de la grande Histoire, puissant déterminisme. Avec une idée centrale: comprendre comment cette deuxième génération s'est reconnue une dette à l'égard de ses parents, colonisés puis exploités, et dont le prix sera de renoncer à la liberté en s'investissant dans la norme religieuse et son «chapelet de mortifications» – norme halal, stricte observance du ramadan, voile...

Antoine Menuisier passe tout au crible. Comment la Genève tiers-mondiste en est venue à soutenir l'essor de Tariq Ramadan; comment celui-ci s'est installé à Saint-Denis, «la Mecque de l'altermondialisme où il avait son rond de serviette»; comment la deuxième génération a voulu rompre avec l'assimilation pour retrouver ses racines; l'auteur aborde aussi la question de l'intersectionnalité des luttes, «qui tend dans une démarche idéologique à unir des combats qui n'ont en soi rien de commun: le port du voile, une question religieuse, le droit des minorités sexuelles, dont on voit qu'elle peut être religieusement combattue»; enfin, il remonte également aux confluences des antisémitismes de Dieudonné-Soral et de l'islamisme.

Le livre des indésirés est celui des fractures, des malentendus, des crises identitaires, des abysses. «Il ne condamne personne, hormis les meurtriers et les idées faussement consolatrices.» A la fin de cette lecture, il n'en demeure plus beaucoup. ■

Revue « Europe », juin 2019.

John Berger, *Un peintre de notre temps*, L'Atelier contemporain, 2019,
John et Yves Berger, *À ton tour*, L'Atelier contemporain, 2019.

Voilà deux livres qui se situent aux extrêmes de la vie littéraire de l'écrivain anglais John Berger (1926-2017). D'une main, *Un peintre de notre temps*, premier roman, paru en Angleterre en 1958 (*A painter of Our Time*), en France chez Maspero en 1978, ici réédité, de l'autre *À ton tour*, inédit, fait de 25 lettres échangées avec son fils Yves, peintre, entre 2015 et 2016, récemment paru.

Ceux qui en tiendraient pour une lecture formelle pointeront le parallélisme entre les deux ouvrages, d'une part le journal de Janos Lavin, découvert et commenté par un ami peintre, et d'autre part la correspondance entre deux artistes. Textes en miroir et lecture croisée, ces deux entreprises tiennent de cette éternelle difficulté à appréhender la création : « *Ainsi, lit-on dans À ton tour, nous avons le vacarme et le silence. Le vacarme étouffe toute explication, le silence déploie un présent en questionnement continue. Ni l'un ni l'autre n'aide vraiment à rester pleinement vivant.* »

Dans le roman *Un peintre de notre temps*, la fiction, révélée par cet artifice convenu qu'est la découverte d'un journal, procédé cher aux romanciers d'aventure (« *Je n'ennuierai pas le lecteur en racontant les conflits que j'ai eus avec moi-même avant de décider s'il fallait ou non rendre public ce qui suit* »), se noue autour de la vie de Janos Lavin, peintre hongrois, personnage romantique, marxiste, exilé à Prague puis à Berlin après la chute du gouvernement des soviets en 1919, hanté par la mort de son camarade Laszlo. Lavin viendra vivre en Angleterre en 1937, émigré (« *Je ne suis pas rentré dans notre pays. Et j'ai choisi de consacrer ma vie à ma peinture plutôt qu'aux objectifs immédiats.* ») dans les quartiers populaires de Londres, qui sera le lieu de ce roman, avec comme épicerie l'atelier du peintre, où s'exacerbent les tensions sociales et amoureuses, les espoirs, et le réel qui résiste. Le journal et son commentaire s'étendent de 1952 à 1956, jusqu'au départ soudain de Janos Lavin qui rejoint la Hongrie au moment de la répression communiste, et s'y noie, laissant au lecteur la tâche de comprendre ce choix.

L'intérêt de ce livre tient dans l'alternance quotidienne entre les réflexions sur la création (il s'agit bien là d'un écrit sur l'art, et de ses implications politiques : « *L'artiste moderne lutte pour contribuer au bonheur des hommes à la vérité et à la justice* ») et la place de l'artiste, être social, fait de chair et de glaise « *...son visage avait l'air d'une pomme de terre non pelée* » dans la réalité matérielle de l'Angleterre des années 50 : s'en suivent aussi quelques scènes d'une grande drôlerie sur la visite à un mécène, sur un peintre ami - boucher de son état, qui fait le portrait de sa femme - et sur le cocktail d'ouverture d'une exposition longtemps espérée, consacrée au travail de Lavin, au cours laquelle, après seulement quelques

jours, l'artiste quittera définitivement Londres, exténué par cette vie. Il laissera derrière lui sa compagne, ses amis, son atelier, son récent succès et son rôle de peintre politiquement engagé qui aspirait à un socialisme pacifié, pour étreindre la sombre cruauté de l'Histoire, Budapest 1956, les chars et la solitude choisie, mais de quel côté ? – une disparition.

Autant *Un peintre de notre temps* nous donnait à voir la mécanique de la création, dans ce qu'elle a de plus exigeant, de plus trivial aussi, la difficulté de vivre, l'argent, l'espérance d'un changement politique, avec parfois les lourdeurs d'un procédé de narration en miroir (le texte et son commentaire), autant la légèreté sera de mise dans la correspondance entre John Berger et son fils, *À ton tour*. Avec comme points d'ancrage des tableaux et dessins de maîtres, prétextes à discussions, digressions, connivences et regards croisés, l'expression aussi d'un amour, filial et paternel, partagé.

On ne se départira pas du risque qu'il y a à comparer ce roman historiquement daté, et la grâce de l'échange épistolaire auquel s'adonnent le père et le fils, un voyage placé sous le signe non pas d'un assaut d'érudition, mais du plaisir commun qu'il y a à se donner l'un à l'autre cette faculté de voir, et de regarder, à la manière d'un XVIII^e qui avait su codifier les règles de ce commerce-là. Seront ainsi appelés à la rescousse, entre autres, Poussin et Zurbaran, Manet, Dubuffet, Soutine et Kokoschka, autant d'exercices de lecture et de partage, d'émerveillement patient et de réminiscence – une épiphanie.

Deux livres, à soixante ans de distance ; le point commun pourra être trouvé dans ce constat, formulé par Yves Berger : « *Le problème aujourd'hui est de savoir quelle peinture garder. La plupart du temps, je dois admettre qu'elles ne méritent pas de rester visibles. Alors je travaille par-dessus. Encore et encore, couche après couche : comme un interminable processus de recouvrement. Toujours poussé par l'espoir que cette fois sera la bonne.* » Lever le doute : c'est à cette même conclusion qu'aboutit le peintre Janos Lavin au terme de son existence londonienne, avec le même espoir, un court instant, de vivre mieux.

Vincent Wackenheim